

VINCENT
MACAIGNE

AD VITAM PRODUCTION ET NO MONEY PRODUCTIONS
PRÉSENTENT

JONATHAN
COHEN

EN MÊME TEMPS

UN FILM DE
BENOÎT
DELÉPINE

ET
GUSTAVE
KERVERN



INDIA HAIR JEHNNY BETH DOULLY

SCÉNARIO ET MONTAGE DE BENOÎT DELÉPINE ET GUSTAVE KERVERN AVEC FRANÇOIS BARRÉLIS LAÏTTA BOSSA VIOLETTE MOREAU ANNA MOURAULT THOMAS VIGI PRODUCTION ALEXANDRA HEMICHSBERG PIERRE-FRANÇOIS PIET BENOÎT DELÉPINE GUSTAVE KERVERN AVEC HUGUES POLJAN MONTAGE STÉPHANE GEMARJAN SON GUILAUME LE BRIZ VITAMINE SON ARIEL STEPHEN PHILIPPE FONTAINE AVEC FABIEN DEJALLERS AVEC DIDIER PONS COSTUMES VÉRONIQUE BELLY VIRGINIE ALDA DIRECTEUR DE PRODUCTION PHILIPPE GODFRYD AVEC EN RÉALISATION DE BENOÎT DELÉPINE ET GUSTAVE KERVERN
PREMIER ASSOCIÉ RÉALISATION GÉRALD BONNET SCÉNARISTE CÉCILE PRODEZANS RÉGESSER RÉGESSER JEAN-BAPTISTE FAUCHARD UNE PRODUCTION AD VITAM PRODUCTION NO MONEY PRODUCTIONS AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL+ CINE+ CENTRE NATIONAL DE L'IMAGE ANIMÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE AVEC LA BANQUE POSTALE IMAGE 16 INDEFILMS TO CINEAVE 3 CINECAP 6 PALATINE ÉTOILE 10 CINEVENTURE 7 VENUS INTERNATIONAL WILD BUNCH INTERNATIONAL DISTRIBUTION FRANCE AD VITAM

INDÉFILMS CINE+ CINECAP 6 PALATINE ÉTOILE 10 CINEVENTURE 7 VENUS INTERNATIONAL WILD BUNCH INTERNATIONAL DISTRIBUTION FRANCE AD VITAM

Photo: Laurent Pons • Design: Benjamin Sime • TROIKA

VINCENT
MACAIGNE

JONATHAN
COHEN

EN MÊME TEMPS

UN FILM DE
BENOÎT DELÉPINE ET GUSTAVE KERVERN

AU CINÉMA LE 6 AVRIL

France • 2022 • Couleur

Distribution

AD VITAM

71, rue de la Fontaine au Roi
75011 Paris
Tél : 01 55 28 97 00
films@advitamdistribution.com

Relations Presse

HASSAN GUERRAR / JULIE BRAUN

64. Rue de Rochechouart
75009 Paris
Tél : 01 40 34 22 95
julie@helegant.fr

Matériel presse téléchargeable sur
www.advitamdistribution.com

AD VITAM

SYNOPSIS



À la veille d'un vote pour entériner la construction d'un parc de loisirs à la place d'une forêt primaire, un maire de droite décomplexée essaye de corrompre son confrère écologiste. Mais ils se font piéger par un groupe de jeunes activistes féministes qui réussit à les coller ensemble. Une folle nuit commence alors pour les deux hommes, unis contre leur gré.

ENTRETIEN : BENOÎT DELÉPINE & GUSTAVE KERVERN

Comment est née l'idée de votre film ?

Gustave Kervern : Le chemin a été très tortueux. C'est plutôt le GR20 que l'autoroute, quand on se décide à écrire un nouveau film. On est parti sur une idée de série, à un moment. Qu'on a abandonné, tout en se disant qu'il fallait la mettre sous le coude. On est parti aussi sur une idée de polar, à base de go-fast. Qu'on a abandonné, tout en se disant qu'il fallait la mettre sous le coude. Puis sur une idée de film à Paris, une histoire d'amour sur fond d'écologie. Qu'on a abandonné tout en se disant que... C'est alors que nous étions résolus à ne rien faire du tout qu'une nouvelle idée est venue. Alors que les autres idées se devaient de mûrir d'avantage, cette idée-là, d'emblée plus évidente, nous a excité tout de suite. C'est quand l'envie d'écrire nous démange qu'on se dit que la machine peut s'enclencher. Dès que le choix est fait, que nos imaginations conjointes se superposent, se recourent, s'entremêlent, le processus prend alors un tournant beaucoup plus rapide. Mais si nous avons trouvé l'idée, nous n'étions pas du tout sûrs de sa faisabilité. Comment réussir à faire passer cette idée de deux mecs collés l'un à l'autre, auprès des décideurs, de nos proches et de nous-mêmes ?! Dès lors, tout au long de l'écriture, et aussi juste après, des angoisses nocturnes se sont ajoutées aux doutes diurnes. C'est alors le net avantage d'être deux. Toujours quand l'un est proche de jeter l'éponge, l'autre la rattrape au vol, dans un triple salto.

Benoît Delépine : Depuis 20 ans, grâce au cinéma, nous tentons d'embrasser les questionnements qui agitent notre société contemporaine et nos petites vies personnelles. Cette fois elles étaient toutes en pause, sidérées par le covid. Nous aurions pu parler de cette sidération, mais nous avons pensé que beaucoup d'autres cinéastes s'en chargeraient. Et puis, dans un grand éclat de rire salvateur, est venue cette image incongrue de deux hommes politiques collés l'un à l'autre contre leur gré. C'était parti.

" DEPUIS 20 ANS, GRÂCE AU CINÉMA, NOUS TENTONS D'EMBRASSER LES QUESTIONNEMENTS QUI AGITENT NOTRE SOCIÉTÉ CONTEMPORAINE "



Quelle est votre interprétation du titre ?

G.K. : Au départ, il s'appelait « Union nationale » mais c'était un titre un peu trop martial. « En même temps » est arrivé vite et, malgré les suggestions postérieures, il est resté le plus pertinent. Un politicien est tout simplement la quintessence d'un être humain dans la période actuelle. Il est comme ces artistes de cirque qui doivent jongler avec des assiettes. Il court d'assiette en assiette pour éviter qu'elles tombent. C'est exactement ce que nous faisons tous pour éviter la catastrophe. Ceci étant dit, le principe du « en même temps » pour un homme politique, devant le chaos qui s'annonce, c'est la certitude absolue d'aller droit dans le mur. Si les décisions « en même temps » visent à épargner le maximum de monde, c'est une vision à court terme qui ne sera jamais à la hauteur des périls qui nous attendent. Ce n'est pas en distribuant des parapluies qu'on se protégera d'un tsunami.

B.D. : Le titre nous semble à la fois actuel (on peut y voir une attaque du Macronisme) et intemporel (dans 20 ans on s'en fouta du Macronisme). « L'un dans l'autre » aurait eu le même sens, mais aurait été trop lourd ! En tous cas, il exprime bien la difficulté de vouloir à la fois satisfaire tout le monde et faire des vrais choix politiques. Pour la peine de mort, il aurait fallu, je suppose, à la fois satisfaire les pour et les contre, donc une demi-peine de mort douce mais pas trop... genre : peine de coma profond.

Dès le générique de début, il y a un univers qui se met en place : des dessins de vitrail et d'oiseaux sur une chanson punk de Nina Hagen, que signifient ces choix paradoxaux ?

B.D. : Nous voulions commencer avec une forme de douceur, une image de couple heureux dans la nature, préfigurative de la fin du film. Un vitrail

rencontré lors de nos repérages à Albi nous y a bien aidé ! Des repérages in situ qui sont d'ailleurs l'un de nos moments préférés lors de l'élaboration d'un film. Nous y avons l'esprit totalement ouvert aux cadeaux que nous fait la réalité.

G.K. : Rien à ajouter. A part que Nina Hagen est une personne qu'on aurait rêvé de croiser, à l'époque, dans un squat à Berlin. Sa voix et son style sont inimitables et inimités.

Pourquoi faire aujourd'hui le portrait de deux hommes qui ont le pouvoir, et pouvoir politique qui plus est ?

B.D. : En cette année d'élection présidentielle en France, il nous paraissait utile de faire le point sur le pouvoir politique, en particulier local. En ce qui me concerne, mon père ayant été maire d'un bourg en Picardie pendant près de 40 ans, et suivant de près la vie de mon village en Charente, je trouvais intéressant de faire un portrait humain de ceux qui nous gouvernent. Avec leurs bonnes et mauvaises volontés. Leurs limites. Leurs angoisses aussi.

G.K. : Molitor et Béquet, nos personnages, sont deux types de politiciens différents. L'un, Molitor, l'écologiste, croit vraiment en ce qu'il dit, voit le danger qui guette mais comme dans le film *Don't look up*, il prêche dans le désert et doit affronter toutes les exaspérations individuelles. Car même si nous avons tous une conscience écologiste, que nous avons tous compris que le pire est à venir, on a l'impression que le combat est trop abstrait, trop gros. Alors, on se voile la face, pudiquement. Dans les JT, on se réjouit qu'il fasse 35° le 24 décembre. On se réjouit d'un surplus de cigognes alors que les espèces s'éteignent peu à peu. Nous vivons dans un défaitisme inquiet. L'autre, Béquet, est un prototype de mec d'extrême droite, mais qui surfe sur ces idées pour aller dans le sens des électeurs, de plus en plus sensibles à garder leur petit pré carré. C'est un opportuniste qui profite de son statut et que les gens prennent plus au sérieux parce qu'il paraît plus affirmé et plus autoritaire. Avec ces personnages, ce sont deux conceptions de la vie, différentes, à tous niveaux, qui vont s'accoler. Leur seul point commun, comme souvent chez les protagonistes de nos films : ils sont perdus.

" AVEC CES PERSONNAGES, CE SONT DEUX CONCEPTIONS DE LA VIE, DIFFÉRENTES, À TOUS NIVEAUX, QUI VONT S'ACCOLER. LEUR SEUL POINT COMMUN (...) C'EST QU'ILS SONT PERDUS "



Vous travaillez vos deux héros visuellement. Parlez-nous de leurs looks ? Quelles en ont été les inspirations ? Le costume bleu-noir, le costume dans les bruns et la pipe électronique...

B.D. : Sur ce point, ce fut un casse-tête. Il fallait à la fois caractériser nos deux personnages principaux, mais sans trop les caricaturer. Et surtout, nos deux « héros » étant omniprésents à l'image, il fallait que visuellement l'œil ne soit pas lassé par un mélange de couleurs ou de matières improbables. Nous avons donc longuement étudié les tenues de Laurent Wauquiez et Yannick Jadot pour obtenir ce magnifique panachage automnal !

G.K. : Sur le tournage, à un moment, on a eu la visite, je crois, des gens de la mairie d'Albi et il y avait un des hommes présents qui avaient de magnifiques chaussures bleu Klein. Nous étions au premier jour de tournage, nous lui avons demandé où il avait acheté ses chaussures et nous avons acheté les mêmes. Les spécialistes des faux raccords pourront noter que dans une scène, Béquet a des chaussures noires avant d'avoir définitivement ces magnifiques bleues ! Quant à la pipe électronique, c'est une idée lumineuse de Vincent Macaigne.

De même, ces deux personnages ont chacun un langage particulier, quels ont été vos partis pris et éventuellement vos modèles en la matière ?

B.D. : Il faut sur ce point rappeler que, toute l'année, nous écrivons des sketches pour l'émission *Groland*. Nous passons les « éléments de langage » et autres problématiques sémiologico-politiques au tamis en permanence, et sommes donc capables de les intégrer à nos propres questionnements personnels sans trop d'efforts. En termes de dialogues, il faut « se mettre dans la peau » de l'autre, tout en essayant de sauver la sienne... Tout le propos du film.

Pourquoi cette droite-là et cette gauche-là ?

B.D. : Parce que l'ancienne droite et l'ancienne gauche (d'après-guerre) paraissent mortes et enterrées. Aujourd'hui la liberté et l'individualisme sont représentés par des droites « décomplexées », c'est-à-dire dures, et le souci de l'égalité et du destin collectif par une gauche qui se veut

écologique. Les deux bords étant malgré tout productivistes, avec comme corollaires la croissance et l'emploi.

G.K. : Parce que la droite dure a supplanté la droite classique et ça ne risque pas de s'arrêter là, comme on le dit dans le film. Et que l'écologie a pris le pas sur la gauche, tout en étant fragilisé par, justement, leur « en même temps » à eux. Les gens de gauche sont des utopistes dans l'âme et la gauche au pouvoir n'a jamais été ambitieuse (à part quelques grandes réformes clé, portées individuellement) et a toujours géré l'état en bon « grand-père » de famille. Les gens de gauche ont été déçus. Les gens de droite, eux, ne sont jamais déçus parce que, être de droite c'est posséder une manière de penser qui ne s'appuie pas sur des « rêves » mais sur des réalités tangibles qu'il est facile de concrétiser avec une simple mesure économique ou un projet de loi sécuritaire. Mais que ce soit pour la droite « décomplexée » ou pour la gauche « complexée » ou complexe, c'est l'échec. Les bulletins sont dans l'urne mais... funéraire.

**" IL FAUT SE METTRE
DANS LA PEAU DE L'AUTRE,
TOUS EN ESSAYANT
DE SAUVER LA SIENNE ...
TOUT LE PROPOS DU FILM "**

L'engagement, de toutes sortes, est au centre de ce film : celui des femmes, celui des hommes, autour des grands sujets modernes que sont le féminisme et l'écologie. Comment évoquer cela sans être didactique, ni militant manichéen ?

G.K. : Dans tous nos films, nous n'avons jamais essayé de donner quelque leçon que ce soit. Justement parce que, nous-mêmes, nous sommes dans le doute permanent. C'est aussi pour cela qu'on a voulu rendre ces hommes politiques plutôt sympathiques. Pour Molitor c'est facile, c'est un bon gars, qui essaye d'être honnête, qui souffre car il a mal à la planète. Pour Béquet, nous avons voulu axer sur un politicien extrême mais qui utilise plus des ficelles qu'il n'a de véritables convictions. Ce qui l'amène, dans le scénario, à évoluer favorablement. C'est un vœu pieux. Pas sûr que les vrais de vrais, les doctrinaires effrayants, soient aussi facilement malléables. Mais c'est un film d'espoir ! Et quand je parlais de doute permanent, il y a bien deux choses sur lesquelles nous n'en avons aucun, c'est sur la nécessité absolue de prendre en compte l'urgence écologique et sur la nécessité absolue de tabler sur le féminisme. Pour ces deux impératifs, il n'est même pas inutile d'être didactique. Dans nos cerveaux saturés de tout et n'importe quoi, il faut que les messages soient martelés sans cesse pour qu'ils aient une chance d'atteindre l'hippocampe.





B.D. : Après de nombreux débats, internes ou externes, qui d'ailleurs se retrouvent peu ou prou dans le film, nous en sommes simplement arrivés à la conclusion que seul une forme de sobriété pouvait nous sortir de l'impasse. Et que ce ne sont pas les hommes, par nature non pas (seulement) violeurs, mais disons agressifs et dominateurs, qui pourront nous amener à l'envie de sobriété, mais plutôt des femmes. Inspirées. Courageuses. Drôles. Amicales. A espérer que notre film l'ait traduit en langage cinéma...

Vous traitez l'écologie avec d'abord une moquerie (ironie ?) bienveillante sur le look de votre personnage et son discours un peu raide «pas rigolo...», puis avec une réelle émotion, un ralliement recueilli devant la beauté du monde. En quoi cette évolution était-elle indispensable ?

B.D. : Dans la vie je suis comme ça. Le cerveau moulinant à longueur de journée du grain

artistique, scénaristique, politique, partagé entre doutes et angoisses. Et puis soudain un lièvre. Qui défile à ma vue, et que je suis du regard pendant de longues minutes, oubliant tout pour ce seul cadeau de la nature. Oui, je pense que ces seules minutes peuvent entraîner des ralliements à la beauté du monde, même s'ils sont sans doute jugés improbables dans les master class de scénaristes...

G.K. : Molitor est la courroie de transmission. Alors qu'il devait s'avouer battu pour le projet de parc de loisirs, cette mésaventure va le rasséréner lui aussi. En essayant de convaincre Béquet, il va se révéler quelque part à lui-même. Toutes les barrières vont tomber. Quant à Béquet, c'est ce rapprochement fortuit avec un homme de véritable conviction qui va le conduire, peu à peu, à changer de vision. Et c'est en enserrant véritablement un deuxième être vivant, un arbre, que ces maigres certitudes vont s'écrouler.

Vous traitez le féminisme en filmant l'enthousiasme de filles qui part dans tous les sens, puis leur joie de communiquer une autre façon de penser les choses. Les féministes de votre film sont gaffeuses, créatives, agissantes, vivantes. En quoi les montrer ainsi donnait l'importance et la modernité de cette lutte ?

G.K. : Après de si nombreuses années à en prendre plein la gueule, c'est évident que les femmes en lutte n'ont pas eu toujours envie de rire. Il n'empêche. Nous oeuvrons dans le domaine de la comédie. Et faire passer quelques messages, parfois, par le biais du rire, c'est une façon efficace de parvenir à ses fins. On pourra nous reprocher aussi que ce sont deux hommes, Benoît et moi, qui parlons de ce sujet, en mettant en scène deux hommes. Mais, en tant qu'hommes, nous sommes aussi bien placés pour voir le problème. Et le féminisme, ce sont surtout aux hommes d'en prendre conscience et à ces mêmes hommes d'en convaincre d'autres.



B. D. : On a pu reprocher aux féministes d'être trop raides dans leurs revendications, de manquer d'humour en tout cas, ce qui pour nous est assez rédhibitoire. Passer à un monde plus sobre ça ne va déjà pas être simple, alors sans humour... Pour ce genre de groupe d'action anarcho-libertaire, nous avons donc plutôt pris comme exemple les groupes de rock 100% féminins, qui, sur scène, montrent souvent une énergie et un humour bien sauvages. Et nous, de notre côté, avons puisé dans les souvenirs de nos actions anarcho-pâtisseries avec nos ami(e)s belges, où les plus courageuses se révélaient d'ailleurs souvent des femmes. Mais franchement je vois bien les Femen en train de bien rigoler avant de partir à l'attaque.

A côté de ces deux grands thèmes actuels, vous avez choisi de traiter aussi un thème éternel, qui là aussi nous concerne tous, celui de la difficulté d'être un homme au sens masculin du terme à travers la conjugalité. Qui sont vos deux héros de ce point de vue-là ? En quoi était-il indispensable pour vous de les voir s'abandonner peu à peu et se livrer à des confidences aussi désarmantes que reconnaissantes ?

B.D. : Simplement reconnaître l'évidence : sans les femmes, jamais les hommes n'auraient le courage de faire ce qu'ils font. Et c'est vraiment à méditer quand il faudra faire l'inverse de ce qu'ils faisaient !

G.K. : Oui, c'est un film qui fait amende honorable aux femmes. Il préconise le respect. Le respect en tout. En l'occurrence, ici, aux femmes et à la nature. Ce n'est que comme ça que l'on parviendra à un ciel apaisé. Sinon, c'est « the end of the beans », comme dirait François Damiens.

Vous vous servez d'un mot pour connecter les deux grandes tonalités (actuelle et universelle) de votre histoire : la honte. Quelle est votre interprétation de ce mot dans ce film ?

B.D. : La honte est un thème relativement peu évoqué au cinéma. Tout simplement parce que la vraie honte est indicible, inmontrable. C'est pourtant ce que tout humain, animal social par excellence, cherche à éviter. La situation dans laquelle se retrouvent nos deux héros est effectivement honteuse, elle bouscule des tabous eux-mêmes indicibles. Pourtant cela pose des questions. Qu'est-ce qui fait par exemple qu'un homme puisse en tuer un millier d'autres au cinéma sans gêner personne, alors que le même collé à un autre devient terriblement gênant ? L'incongruité de cette question fait partie des choses qui nous ont donné envie de faire le film.

**" SANS LES FEMMES,
JAMAIS LES HOMMES
N'AURAIENT LE COURAGE
DE FAIRE CE QU'ILS FONT "**

Vous dressez le portrait de deux hommes hors de chez eux, toujours en fuite, toujours en mouvement. Qu'est-ce que le road movie, genre que vous connaissez très bien, apporte à votre propos ?

B.D. : Toujours nous essayons de ne pas prendre la route, mais chaque fois nous y revenons, cette fois en voiture électrique ! Sans doute pour nous-même voir du pays, aller au-devant de gens et découvrir des lieux que nous ne rencontrerions pas autrement. Pour un réalisateur scénariste, il est important de ne pas rester bloqué sur ses souvenirs de jeunesse. Et puis cette aventure d'un tournage toujours en mouvement, avec toute notre équipe de pirates, est tellement enrichissante que nous serions bien bêtes de nous en priver. Deux mois en studio, quelle horreur ! Un mois à fond la caisse quel bonheur !

G.K. : Peut-être que c'est effectivement un éloge de la fuite. Il faudrait savoir pourquoi nous n'avons fait pratiquement que des road-movies. Il doit y avoir un fond psychanalytique qu'il vaut mieux sans doute ne pas trop creuser !

De même, vous avez choisi une ville de province de taille moyenne, pourquoi ? Quels aspects spécifiques cela apportait à votre histoire ?

B.D. : Depuis nos débuts nous avons toujours privilégié la province. Par goût, et aussi parce qu'elle est (était) peu vue au cinéma. Cela ne nous a pas empêché de tourner une fois à Paris... pour le Salon de l'Agriculture ! Ce principe nous permet de montrer régulièrement et en détail les répercussions sociétales des décisions prises à Paris. A juger sur l'ensemble de nos films.

Pourquoi avoir choisi les comédiens Jonathan Cohen et Vincent Macaigne ? Physiquement et de tempérament vocal ?

B.D. : Parce qu'ils sont très bons d'abord. Qu'ils ont le sens de l'humour ensuite. Qu'ils sont différents.

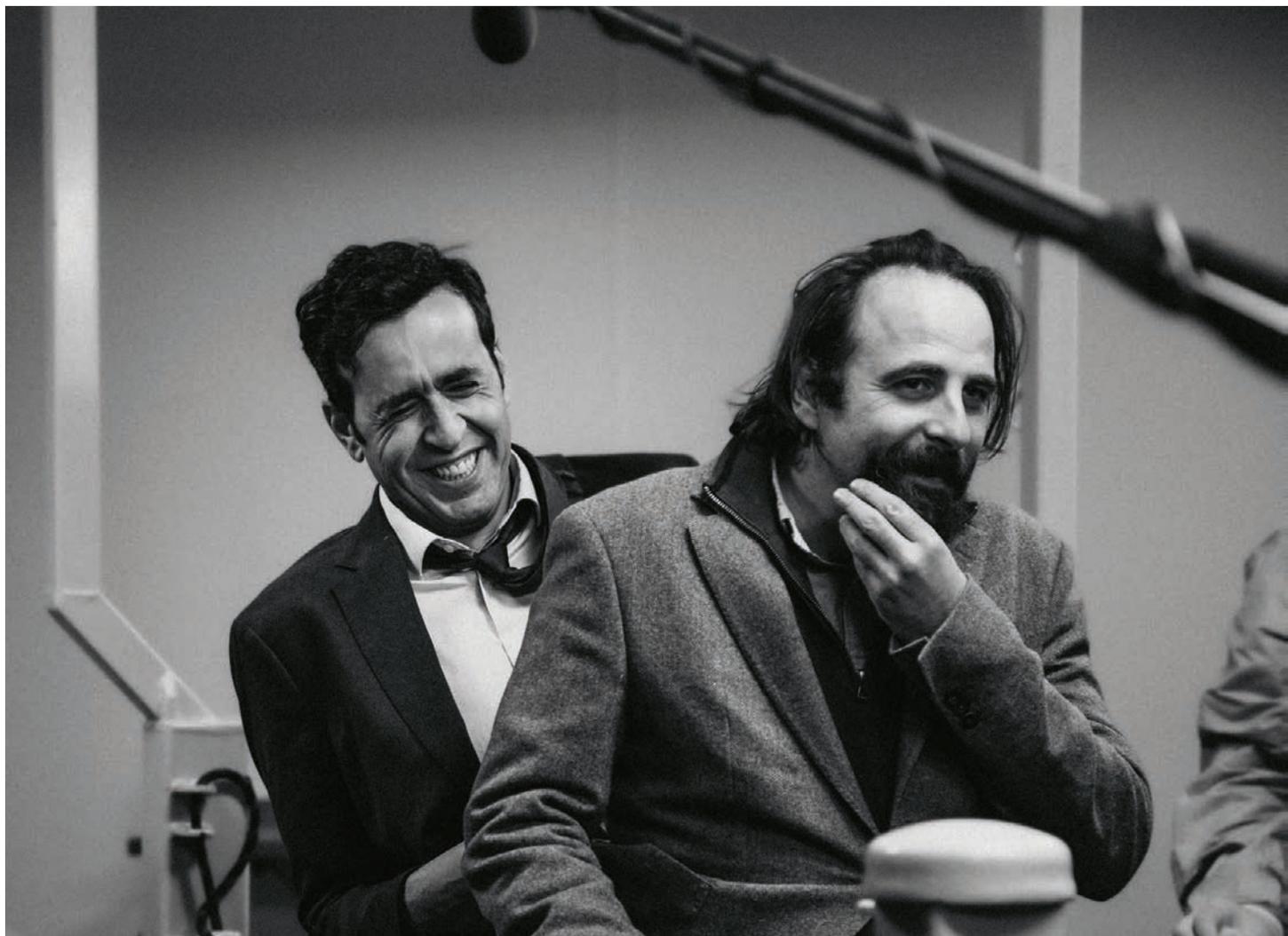
Qu'ils s'aiment bien dans la vie. Qu'ils sont de taille équivalente, c'était cette fois important. Et puis les circonstances de notre casting inouï : sur le trottoir de l'Olympia avec tous les autres perdants des Césars ! Ça crée des liens !

Ont-ils improvisé par moments, ou, tout était-il écrit ?

B.D. : Franchement tout était écrit. Ils ont un grand respect des textes et une mémoire phénoménale. Un petit mot par-ci, par-là, pour faire mieux passer, humaniser ou actualiser certaines phrases.

Parce qu'ils ont tous deux une vraie humanité, et surtout, un vrai sens de l'humour, ce qui est bizarrement souvent la même chose. Sans doute la pratique du doute.

G.K. : Je rajouterai quand même que les deux comédiens ont amené un enthousiasme et une énergie nécessaire à une comédie. Effectivement, heureusement qu'ils se connaissent et s'appréciaient vraiment parce que jouer tout un film dans une telle position, ça demande, curieusement, un certain détachement.



Face à eux India Hair a une présence physique très naturelle. Comment l'avez-vous choisie ?

B.D. : Toujours à l'arrache, sur le trottoir de l'Olympia à une heure du matin ! Mais le magnifique duo qu'elle incarnait avec Gustave dans *Poissonsexe* n'y est pas pour rien...

G.K. : India doute beaucoup ce qui nous la rend proche et sympathique ! C'est une actrice de chair, d'émotion et d'explosion. C'est un mélange de miel et de tabasco.

Votre histoire vous impose de filmer vos deux héros de façon très proche mais pas face à face. Comment avez-vous travaillé visuellement leur démarche, leurs gros plans parallèles pour passer du grotesque de comédie, à une émotion plus secrète ?

B.D. : Nous savions que l'impact du visuel des deux hommes collés en plan large n'aurait qu'un temps. Et surtout que le drôle se transformerait en ridicule puis en pathétique. C'est aussi pour cette raison, purement graphique, que nous avons décidé, après bien des hésitations de nous lancer dans ce film. Le challenge artistique était très excitant : montrer le personnage

principal d'un film comme jamais, puisque jamais personne n'avait eu à filmer un tel être chimérique à deux corps. Sans faire de story board, nous savions que chaque choix de cadre devait être et serait original. Les trouver lors du tournage fut l'essentiel de notre travail de réalisateurs.

G.K. : Nous nous sommes posés beaucoup de questions. Comment ne pas rendre cette histoire ridicule ou glauque ? Nous avons eu des sueurs froides très longtemps. Jusqu'aux essais caméra où nous nous sommes dit : ça peut marcher ! Nous étions soulagés mais pas tout à fait. C'est, enfin, quand nous avons fait les essais costumes avec Jonathan et Vincent, que nous les avons vu, et filmés au portable dans le local costumes, que nous avons été totalement rassurés. Après, l'idée était que, au fur et à mesure de l'avancée du film, l'on oublie leur fâcheuse position pour ne voir que deux protagonistes en proie à la honte et dont les mentalités vont changer. Il fallait que le fait qu'ils soient collés devienne vite subalterne.



On peut voir et entendre des détails qui forment aussi l'univers satirique du film : le bar qui s'appelle le FMI, la corbeille de pain qui grince pour signifier la douleur d'un personnage, la silhouette d'un client du FMI qui passe avec sa cuvette des toilettes collée dans le champ d'une caméra de surveillance... Que représentent ces détails pour le film ?

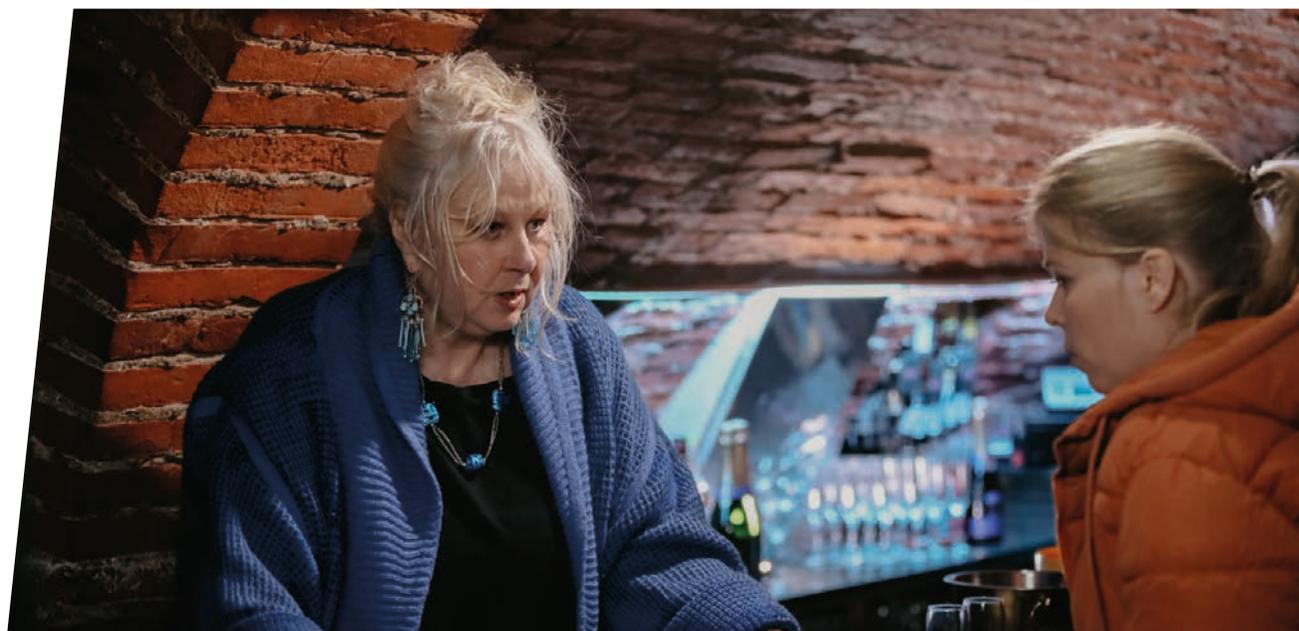
B.D. : Dans tous nos films nous essayons de placer des scènes incongrues en arrière-plan. Par goût. Et par amour du cinéma sur grand écran, pour que ceux qui y viennent encore puissent rire de choses invisibles sur un écran de smartphone.

G.K. : Parfois, nous sommes les seuls à les voir. Comme, par exemple, dans *Effacer l'historique*, nous avons placé, dans chaque intérieur maison des habités, une orchidée, mais sans fleurs. Parce qu'on a remarqué qu'on a tous une orchidée dont les fleurs sont tombées mais que l'on garde quand même parce qu'il paraît que ça peut refleurir. On a donc tous chez nous une horrible plante avec deux grosses feuilles et deux tiges sèches. Personne n'a remarqué ces pots dispatchés mais on ne sait jamais il existe peut-être un ou deux « orchidéculteurs » qui ont ri à ce détail et c'est déjà énorme ! De toute façon, on le sait depuis le temps, nous sommes deux vieux chiens qui travaillons pour un public de niche !

Un film dans une cinématographie comme la vôtre n'est jamais un film de plus, si vous deviez qualifier en un mot celui-ci, que diriez-vous ?

B.D. : Fluide.

G.K. : Attachant.



BENOÎT DELÉPINE GUSTAVE KERVERN



Titulaire de la double nationalité Franco-Grolandaise, diplômé du CELSA, ancien journaliste, Benoît Delépine commence son activité de scénariste à la fin du XXème siècle pour la chaîne de télévision Canal+. Fondateur des *Guignols de l'Info* en 1990 et de *Groland* en 1992, il passe la plus grande partie de sa vie professionnelle à écrire des sketches pour ces deux émissions, des scénarios pour des films dérivés des programmes (*Michael Kael contre la World News Company*, *Le Gros Métrage*) quelques albums de BD (*L'imploseur*, *La Bombe*, *Godkiller*, *Now Future*) des courts métrages (*À l'arraché*, *Comme un chien*, *Enfin la fin*), avant de trouver son complice Gustave Kervern, avec qui il écrira et réalisera dix longs métrages de cinéma : *Aaltra*, *Avida*, *Louise-Michel*, *Mammuth*, *Le Grand Soir*, *Near Death Expérience*, *Saint Amour*, *I Feel Good*, *Effacer l'historique* et donc *En même temps*.

Gustave Kervern travaille sur plusieurs émissions de télévision dont *Avis de recherche* et *Surprise sur Prise* avant de collaborer avec Bruno Solo et Yvan Le Bolloc'h sur *Top 50* et *Le Plein de super*. Il fait la rencontre de Benoît Delépine en 1999 avec qui il se lance dans l'aventure *Grolandsat* sur Canal+. En 2010, il co-réalise *Ya Basta!* avec Sébastien Rost. Parallèlement à sa carrière de scénariste/réalisateur, Gustave Kervern joue dans ses propres films co-réalisés avec Benoît Delépine : *Aaltra*, *Avida*, *Louise Michel*, *Mammuth*, *Near Death Experience* et *Saint Amour*. Il tourne également pour des réalisateurs variés tels que Pierre Salvadori, Samuel Benchetrit, Pascal Chaumeil, Emmanuelle Bercot et plus récemment Yann Le Quellec et Marie Castille Mention Schaar.

FILMOGRAPHIE – RÉALISATEURS

BENOÎT DELÉPINE

- 2022 **EN MÊME TEMPS** CO-RÉALISÉ AVEC GUSTAVE KERVERN
- 2020 **EFFACER L'HISTORIQUE** CO-RÉALISÉ AVEC GUSTAVE KERVERN
- 2019 **MORDS-LES** CO-RÉALISÉ AVEC GUSTAVE KERVERN
- 2018 **I FEEL GOOD** CO-RÉALISÉ AVEC GUSTAVE KERVERN
- 2016 **SAINT AMOUR** CO-RÉALISÉ AVEC GUSTAVE KERVERN
- 2014 **NEAR DEATH EXPERIENCE** CO-RÉALISÉ AVEC GUSTAVE KERVERN
- 2012 **ENFIN LA FIN** (COURT-MÉTRAGE)
- 2012 **LE GRAND SOIR** CO-RÉALISÉ AVEC GUSTAVE KERVERN
- 2011 **COMME UN CHIEN** (COURT-MÉTRAGE)
- 2010 **MAMMUTH** CO-RÉALISÉ AVEC GUSTAVE KERVERN
- 2008 **LOUISE-MICHEL** CO-RÉALISÉ AVEC GUSTAVE KERVERN
- 2006 **AVIDA** CO-RÉALISÉ AVEC GUSTAVE KERVERN
- 2004 **AALTRA** CO-RÉALISÉ AVEC GUSTAVE KERVERN
- 1998 **MICHAEL KAEI CONTRE LA WORLD NEWS COMPANY** (ACTEUR)
- 1996 **À L'ARRACHÉ** (COURT-MÉTRAGE) DE CHRISTOPHE SMITH (ACTEUR)
- 1992-2022 **GROLAND** (AUTEUR, ACTEUR)
- 1990-1996 **LES GUIGNOLS DE L'INFO** (AUTEUR)

GUSTAVE KERVERN

- 2022 **EN MÊME TEMPS** CO-RÉALISÉ AVEC BENOÎT DELÉPINE
- 2021 **CETTE MUSIQUE NE JOUE POUR PERSONNE** DE SAMUEL BENCHETRIT (ACTEUR)
- 2020 **EFFACER L'HISTORIQUE** CO-RÉALISÉ AVEC BENOÎT DELÉPINE
- 2020 **DÉRAPAGES** SÉRIE DIFFUSÉE SUR ARTE DE ZIAD DOUEIRI (ACTEUR)
- 2019 **MORDS-LES** CO-RÉALISÉ AVEC BENOÎT DELÉPINE
- 2019 **POISSONSEXE** D'OLIVIER BABINET (ACTEUR)
- 2018 **I FEEL GOOD** CO-RÉALISÉ AVEC BENOÎT DELÉPINE
- 2016 **SAINT AMOUR** CO-RÉALISÉ AVEC BENOÎT DELÉPINE
- 2015 **ASPHALTE** DE SAMUEL BENCHETRIT (ACTEUR)
- 2014 **DANS LA COUR** DE PIERRE SALVADORI (ACTEUR)
- 2014 **NEAR DEATH EXPERIENCE** CO-RÉALISÉ AVEC BENOÎT DELÉPINE
- 2012 **LE GRAND SOIR** CO-RÉALISÉ AVEC BENOÎT DELÉPINE
- 2010 **MAMMUTH** CO-RÉALISÉ AVEC BENOÎT DELÉPINE
- 2010 **YA BASTA !** CO-RÉALISÉ AVEC SÉBASTIEN ROST (AUTEUR, ACTEUR)
- 2008 **LOUISE-MICHEL** CO-RÉALISÉ AVEC BENOÎT DELÉPINE
- 2006 **AVIDA** CO-RÉALISÉ AVEC BENOÎT DELÉPINE
- 2006 **ENFERMÉS DEHORS** D'ALBERT DUPONTEL (ACTEUR)
- 2004 **AALTRA** CO-RÉALISÉ AVEC BENOÎT DELÉPINE
- 1992-2022 **GROLAND** (AUTEUR, ACTEUR)
- 1996 **DELPHINE 1 - YVAN O** DE DOMINIQUE FARRUGIA (ACTEUR)
- 1994-1995 **LE PLEIN DE SUPER** (AUTEUR, ACTEUR)

LISTE ARTISTIQUE



PASCAL MOLITOR
DIDIER BÉQUET
SANDRA
NINA
FRIDA
MADAME BIANCA
CINDY
LE PATRON DU RESTAURANT
MIREILLE, LA SECRÉTAIRE DE MAIRIE
LE PRÉFET, CLIENT DU BAR À HÔTESSES
LE CHASSEUR EN COLÈRE
LE VÉTÉRINAIRE
LE PATRON DU DINER
MADAME BÉQUET
SYLVIE, L'EX DE MOLITOR
LA MÈRE DE MOLITOR
LE PHOTOGRAPHE ANIMALIER
LE GARDIEN DU GOLF

VINCENT MACAIGNE
JONATHAN COHEN
INDIA HAIR
JEHNNY BETH
DOULLY
YOLANDE MOREAU
ISABELLE GASPAR
GUSTAVE KERVERN
CHARLOTTE CREYX
MICHEL BESSET
FRÉDÉRIC FELDER
THOMAS VDB
FRANÇOIS DAMIENS
ANNA MOUGLALIS
LAETITIA DOSCH
ANNE BENOIT
BENOÎT DELEPINE
JO DAHAN

LISTE TECHNIQUE

Écrit et réalisé par
Produit par
Productrice
Directeur de production
1er assistant réalisateur
Scripte
Régisseur général
Directeur de la photographie
Chef opérateur du son
1er assistant opérateur du son
Cheffe costumière
Cheffe maquilleuse
Chef décorateur
Chef machiniste
Chef électricien
Chef monteur
Montage son
Mixage
Directrice de post-production

Avec la participation de
Avec le soutien du
En association avec

Distribution France
Ventes Internationales

BENOÎT DELÉPINE et GUSTAVE KERVERN
Ad Vitam Production et No Money Productions
ALEXANDRA HENOCHSBERG
PHILIPPE GODEFROY
GÉRARD BONNET
CÉCILE RODOLAKIS
JEAN-BAPTISTE FAUCHARD
HUGUES POULAIN
GUILLAUME LE BRAZ
RÉGIS BOUSSIN
VÉRONIQUE GELY
ELSA GENDRE
DIDIER PONS
STÉPHANE CANDIA
MICHEL FOROPON
STÉPHANE ELMADJIAN
AXEL STEICHEN, PHILIPPE FONTAINE
FABIEN DEVILLERS
DÉBORAH AUMARD-UNGER

Canal+, Ciné+
CNC et de la Région Occitanie
La Banque Postale Image 15, Indéfilms 10, Cinéaxe 3,
Cinémage 16, Cinécap 5, Palatine Etoile 19, Cineventure 7,
Ad Vitam
Wild Bunch International

COPYRIGHT : © 2022_ AD VITAM PRODUCTION - NO MONEY PRODUCTIONS

